

JAMES S. A. COREY

L'éveil du Léviathan

THE EXPANSE 1

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Thierry Arson

ACTES SUD

*Pour Jayné et Kat, qui m'encouragent
à rêver de vaisseaux spatiaux.*

PROLOGUE

JULIE

Le *Scopuli* avait été pris d'assaut huit jours plus tôt, et Julie Mao était finalement prête à se laisser abattre.

Il lui avait fallu passer ces huit jours coincée dans un compartiment de stockage pour en arriver à ce stade. Pendant les deux premiers elle était restée immobile, convaincue que les hommes en tenue de combat renforcée qui l'avaient enfermée là ne plaisantaient pas. Les premières heures, le vaisseau sur lequel on l'avait emmenée ne bougea pas, et elle flotta dans sa prison en donnant de légères poussées pour éviter de se cogner contre les parois ou la combinaison atmosphérique avec laquelle elle partageait l'espace. Lorsque l'appareil se mit en mouvement, la poussée rétablit son poids et elle resta debout en silence, jusqu'à ce que les crampes envahissent ses jambes. Alors elle s'assit au ralenti et se mit en position fœtale. Elle avait uriné dans sa propre combinaison, sans se soucier de la démangeaison accompagnant la sensation de chaleur humide, uniquement préoccupée par le risque de glisser sur la flaque laissée sur le sol. Elle ne pouvait pas faire de bruit. Ils l'auraient abattue.

Au troisième jour, la soif la força à l'action. Les bruits du vaisseau étaient omniprésents autour d'elle. Le discret bourdonnement du réacteur et de la propulsion. Les sifflements et les chocs sourds constants des systèmes hydrauliques et des serrures en acier, quand les portes pressurisées entre les ponts s'ouvraient et se fermaient. Le martèlement ouaté de lourdes bottes arpentant les planchers métalliques. Elle attendit que tous les sons perceptibles lui semblent distants, puis elle

décrocha la combinaison et la posa sur le sol. Tout en guettant le moindre bruit qui serait allé crescendo, elle désassembla le vêtement et en sortit la réserve d'eau. Celle-ci était ancienne et croupie. Manifestement la combinaison n'avait pas été utilisée ni entretenue depuis bien longtemps. Mais cela faisait des jours qu'elle n'avait rien bu, et le liquide tiède contenu dans la réserve fut le meilleur qu'elle ait jamais goûté. Elle dut fournir un réel effort de volonté pour ne pas tout avaler d'un coup, au risque de le vomir aussitôt.

Quand le besoin d'uriner revint, elle détacha de la combinaison le sac du cathéter et se soulagea dedans. Assise sur le sol et presque à l'aise sur le coussin que formait le vêtement rembourré, elle se demanda qui étaient ses ravisseurs – des membres de la Flotte de la Coalition, des pirates, ou pire. Elle somnola par intermittence.



Le quatrième jour, l'isolement, la lassitude et le nombre d'endroits de plus en plus restreints où uriner la poussèrent finalement à prendre contact avec eux. Elle avait entendu des cris de douleur étouffés. Quelque part, pas très loin, on frappait ou on torturait ses compagnons de bord. Si elle attirait l'attention des ravisseurs, peut-être qu'ils la mettraient avec les autres. Cela lui allait. Les coups, elle pouvait supporter. Il lui semblait que c'était bien peu de chose si cela signifiait revoir d'autres gens.

Le compartiment de stockage se trouvait juste à côté du sas intérieur. En vol, ce n'était généralement pas une zone très fréquentée, même si elle ne connaissait rien de l'agencement particulier du vaisseau. Elle réfléchit à ce qu'elle dirait, à la façon dont elle se présenterait. Quand elle entendit enfin quelqu'un qui approchait, elle essaya juste de hurler qu'elle voulait sortir. Le râle sec qui s'échappa de sa gorge l'étonna. Elle déglutit, remua la langue pour tenter de générer un peu de salive, et refit une tentative. Un autre son anémié franchit ses lèvres.

Ils étaient juste derrière la porte du compartiment. Une voix parlait avec calme. Julie levait le poing pour marteler le panneau lorsqu'elle comprit ce qui se disait.

Dave. Le mécanicien de son vaisseau. Dave, qui collectionnait les extraits de vieux dessins animés et connaissait un million de blagues. Dave, suppliant d'une petite voix brisée.

“Non. Je vous en prie, non. Ne faites pas ça”, disait-il.

Les systèmes hydrauliques et les serrures de sécurité cliquèrent quand l'écrouille intérieure s'ouvrit. Il y eut le son mat d'une masse de chair s'écrasant au sol, à l'intérieur. Un autre son métallique accompagna la fermeture du battant. Le sifflement de l'air qui en était chassé.

Quand le cycle du sas fut terminé, les gens derrière sa porte s'éloignèrent. Elle ne fit rien pour attirer leur attention.



Ils avaient nettoyé le vaisseau de fond en comble. La détention par les flottes des planètes intérieures était un scénario désagréable, mais ils avaient tous suivi une formation pour ce genre de situation. Les données sensibles relatives à l'APE avaient été effacées et remplacées par des fichiers d'aspect anodin, avec de fausses dates d'entrée. Tout ce qui était trop sensible pour être confié au système informatique, le capitaine l'avait détruit. Quand leurs agresseurs montèrent à bord, l'équipage pouvait jouer la carte de l'innocence.

Cela n'avait eu aucun effet.

Il n'avait pas été question du chargement ou des permis. Les envahisseurs étaient arrivés comme s'ils étaient propriétaires de l'appareil, et le capitaine Darren s'était couché comme un chien. Les autres – Mike, Dave, Wan Li – avaient simplement levé les mains et suivi le mouvement sans faire de vagues. Les pirates, les chasseurs d'esclaves ou quoi qu'ils soient d'autre les avaient sortis du petit transport qui avait été son foyer, et les avaient fait descendre dans un conduit d'arrimage sans même les revêtir d'une combinaison isolante. L'épaisseur de mylar minime du conduit avait été le seul rempart entre eux et la rudesse absolue du néant. À la moindre déchirure, ils pouvaient dire adieu à leurs poumons.

Julie était passée par là elle aussi, et puis ces salopards avaient voulu lui arracher ses vêtements.

Cinq années d'entraînement au jiu-jitsu en semi-apesanteur, et eux dans un espace confiné, en apesanteur. Elle avait fait beaucoup de dégâts. Elle commençait à espérer avoir le dessus quand de nulle part un poing lourdement ganté l'avait frappée à la tête. Aussitôt tout était devenu flou. Ensuite le compartiment de stockage, et *Abattez-la si elle fait du bruit*. Quatre jours à garder le silence pendant qu'ils tabassaient ses amis avant d'en jeter un par un sas de décompression.

Après six jours, tout était devenu calme.

Passant de périodes de conscience à des fragments de rêve, elle n'était que vaguement consciente à mesure que les bruits de pas, les conversations, le son des portes pressurisées, le grondement du réacteur s'estompaient peu à peu. Quand la propulsion s'arrêta, la pesanteur suivit, et Julie émergea d'un rêve dans lequel elle pilotait sa vieille chaloupe dans une course pour se retrouver à flotter dans l'air tandis que ses muscles protestaient vigoureusement avant de se détendre.

Elle s'approcha de la porte et pressa l'oreille contre le métal froid. La panique l'envahit jusqu'à ce qu'elle perçoive le son paisible des recycleurs d'air. Le vaisseau générait toujours son alimentation et son atmosphère, mais le propulseur était éteint et personne n'ouvrait une porte, ne se déplaçait ni ne parlait. Peut-être y avait-il une réunion de l'équipage. Ou une petite fête sur un autre pont. À moins que tout le monde soit dans la salle des machines, pour résoudre un gros problème.

Elle passa un jour à écouter et à attendre.

Au septième jour, elle ne disposait plus d'une seule goutte d'eau. Depuis vingt-quatre heures, personne à bord ne s'était déplacé à portée de son oreille. Elle suça une plaquette en plastique arrachée à la combinaison jusqu'à ce qu'elle obtienne un peu de salive. Alors elle se mit à crier. Elle cria jusqu'à en être enrouée.

Personne ne vint.

Le huitième jour, elle était prête à ce qu'on la tue. Elle n'avait plus d'eau depuis deux jours, et sa poche à déchets était pleine depuis quatre. Elle colla les épaules contre le mur arrière du compartiment et des deux mains prit fermement appui contre les cloisons latérales. Puis elle détendit les deux jambes

et frappa de toutes ses forces. Les crampes qu'occasionna le premier coup faillirent lui faire perdre connaissance. Au lieu de quoi elle hurla.

Imbécile, se dit-elle. Son état de déshydratation et huit jours sans activité étaient plus que suffisants pour amorcer un phénomène d'atrophie musculaire. Elle aurait au moins dû pratiquer quelques exercices d'échauffement.

Elle massa ses muscles engourdis jusqu'à ce que la sensation de crispation disparaisse, s'étira et se concentra comme elle si elle était de retour au dojo. Quand elle eut recouvré le contrôle de son corps, elle frappa de nouveau. Encore. Et encore, jusqu'à ce que la lumière apparaisse au pourtour de la porte. Elle recommença, et le panneau finit par être tellement enfoncé que seules les trois charnières et la serrure restaient en contact avec son cadre.

Une dernière fois, et la porte s'incurva tant que le pêne sortit de la gâche, et l'ensemble s'ouvrit.

Julie jaillit hors du compartiment de stockage, mains levées à mi-hauteur et prête à sembler menaçante ou terrifiée selon ce qui lui paraîtrait le plus approprié.

Il n'y avait personne à ce niveau : le sas, le compartiment où elle avait passé les huit derniers jours, et une demi-douzaine d'autres. Tous étaient déserts. Dans un kit d'intervention elle prit une clef magnétique aimantée d'une taille suffisante pour briser un crâne, et elle descendit l'échelle menant au pont inférieur.

Puis à celui situé en dessous, et au suivant. Les cabines de l'équipage étaient impeccablement rangées, d'une façon presque militaire. Au réfectoire, aucun signe de lutte. L'unité médicale était déserte. Dans la salle des torpilles, personne. Le poste de communication était presque éteint, et les rares écrans encore en service ne trahissaient aucun signe du *Scopuli*. Une peur nouvelle lui serra le ventre. Pont après pont et quartier après quartier, aucun signe de vie. Il s'était passé quelque chose. Une fuite radioactive. Un poison quelconque dans l'air. Quelque chose qui avait poussé à l'évacuation de l'appareil. Elle se demanda si elle saurait le manœuvrer seule.

Mais s'ils étaient partis, elle les aurait entendus sortir par le sas, non ?

Elle atteignit l'écoutille du dernier pont, celle qui donnait accès à la salle des moteurs, et s'immobilisa quand le système d'ouverture ne fonctionna pas automatiquement. Sur le panneau d'activation une lumière rouge signifiait que la salle avait été verrouillée de l'intérieur. Lui revinrent alors à l'esprit la possibilité des radiations ou d'un incident technique majeur. Mais dans un cas comme dans l'autre, pourquoi verrouiller de l'intérieur? Et elle était passée devant nombre de panneaux de contrôle muraux, or aucun n'avait indiqué une alerte quelconque. Non, il ne s'agissait pas de radiations. Autre chose, donc.

Il y avait plus de désordre ici. Du sang. Des outils et des conteneurs éparpillés. Quoi qu'il se soit passé, ça s'était passé ici. Non, tout avait commencé ici. Et tout s'était fini derrière cette porte close.

Il lui fallut deux heures, armée d'un chalumeau et de leviers récupérés dans la réserve de la machinerie, pour découper l'écoutille. Le système hydraulique étant hors service, elle dut l'ouvrir de force, à la main. Une bouffée d'air chaud la caressa, qui charriait des odeurs d'hôpital sans celle de l'antiseptique. Une senteur métallique, propre à donner la nausée. La salle de torture, donc. Ses amis devaient se trouver à l'intérieur, battus à mort ou découpés en morceaux. Julie brandit sa clef et se prépara à éclater au moins un crâne avant qu'ils la tuent. Elle se laissa flotter à l'intérieur.

La salle des machines était très grande, avec un plafond voûté pareil à celui d'une cathédrale. Le réacteur occupait le centre de l'espace. Mais quelque chose n'allait pas dans son aspect. Là où elle s'était attendue à voir des écrans, des panneaux lumineux et des plaques de protection, une couche faite d'une substance évoquant la boue semblait avoir tout recouvert. Lentement, une main tenant toujours sur l'échelle, elle s'en approcha. L'odeur singulière devint suffocante.

La boue solidifiée autour du réacteur avait une structure qu'elle n'avait encore jamais vue. Des tubulures la parcouraient comme des veines ou des conduits d'aération. Certaines palpitaient. Ce n'était donc pas de la boue.

De la chair.

Une partie saillante de l'ensemble se tourna vers elle. En comparaison de l'ensemble, elle ne paraissait pas plus grosse qu'un orteil, ou le petit doigt. C'était la tête du capitaine Darren.

— Aidez-moi, dit la chose.

HOLDEN

Cent cinquante ans plus tôt, alors que la querelle de chappelle entre la Terre et Mars menaçait de se transformer en conflit ouvert, la Ceinture avait constitué un horizon lointain recelant des richesses énormes en minerais mais hors de toute atteinte économique viable, et les planètes extérieures échappaient encore aux projets d'exploitation industrielle les plus irréalistes. Puis Solomon Epstein avait conçu son petit propulseur à fusion modifiée, l'avait installé à l'arrière de son modeste yacht trois places et l'avait mis en marche. Avec un bon télescope, vous pouviez toujours voir son appareil filer un peu en dessous de la vitesse de la lumière en direction de l'infini. Les funérailles les plus longues et les plus réussies de toute l'histoire de l'humanité. Par chance, il avait laissé les plans de son invention dans son ordinateur, chez lui. Si le propulseur Epstein n'avait pas offert les étoiles aux êtres humains, il leur avait livré les planètes.

Long de sept cent cinquante mètres et large de cinq cents, affectant plus ou moins la forme d'une bouche d'incendie et en majeure partie vide à l'intérieur, le *Canterbury* était un transport colonial rééquipé. Autrefois il avait été plein de gens, de machines, d'approvisionnements, de cloches environnementales, de projets et d'espoirs. Aujourd'hui, un peu moins de vingt millions de personnes vivaient sur les lunes de Saturne. Le *Canterbury* y avait amené près d'un million de leurs ancêtres. Quarante-cinq millions d'âmes sur les lunes de Jupiter. Une des lunes d'Uranus comptait cinq mille colons qui formaient l'avant-poste le plus avancé de la

civilisation humaine, du moins jusqu'à ce que les Mormons terminent la construction de leur vaisseau générationnel et s'élancent vers les étoiles, enfin libres des restrictions relatives à la procréation.

Et puis il y avait la Ceinture.

Si vous posiez la question à un recruteur de l'Alliance des Planètes extérieures éméché et enclin aux confidences, il vous disait que cent millions d'individus peuplaient la Ceinture. Vous questionniez un agent recenseur d'une planète intérieure, le chiffre était plus proche de cinquante millions. Mais dans un cas comme dans l'autre, cela représentait une population énorme, avec d'énormes besoins en eau.

C'est pourquoi le *Canterbury* et la douzaine de transports similaires de la Pure'n'Kleen Water Company faisaient l'aller-retour entre les généreux anneaux de Saturne et la Ceinture en treuillant des glaciers. Et ce serait leur lot jusqu'à ce qu'ils ne soient plus que des épaves.

Jim Holden y voyait une certaine poésie.

— Holden ?

Il se tourna vers le pont du hangar. Naomi Nagata, chef ingénieur à bord, le dominait de toute sa taille. Elle mesurait près de deux mètres, avait coiffé sa tignasse brune ondulée en une queue-de-cheval, et son expression présente oscillait entre l'amusement et la contrariété. Elle avait cette habitude propre aux Ceinturiens qui consistait à agiter les mains au lieu de hausser les épaules.

— Holden, vous m'écoutez, ou vous regardez seulement au-dehors ?

— Il y a eu un problème, répondit-il, et parce que vous êtes très, très douée, vous pouvez le résoudre même si vous ne disposez pas de l'argent ou du matériel nécessaires.

Elle éclata de rire.

— Donc vous n'écoutez pas.

— Pas vraiment, non.

— Eh bien, vous avez vu juste, en gros. Le système d'atterrissage du *Knight* ne fonctionnera pas correctement dans l'atmosphère tant que je n'aurai pas remplacé les joints d'étanchéité. Ça va poser un problème ?

— Je vais demander au vieux, dit Holden. Quand avons-nous utilisé la navette dans l’atmosphère pour la dernière fois ?

— Jamais, mais le règlement stipule que nous devons avoir à bord au moins une navette capable d’un vol atmosphérique.

— Eh, patronne ! cria Amos Burton de l’autre bout de la soute.

L’assistant né sur Terre de Naomi agita un bras épais dans leur direction, mais il s’adressait à Naomi. Il pouvait bien se trouver sur le vaisseau du capitaine McDowell, et Holden être le second, dans le monde d’Amos Burton la seule véritable autorité avait pour nom Naomi Nagata.

— Qu’est-ce qu’il y a ? répondit-elle sur le même ton.

— Un câble défectueux. Vous pourriez tenir ce petit salopard pendant que je vais en chercher un de rechange ?

Elle posa les yeux sur Holden, et son regard disait : *Nous en avons terminé* ? Il lui adressa un petit salut sarcastique, et elle s’éloigna en secouant la tête, sa silhouette longiligne sanglée dans son bleu de travail maculé de graisse.

Sept années passées dans la Flotte de la Terre, cinq à travailler dans l’espace avec des civils, et jamais il ne s’accoutumerait à cette ossature longue et fine, pour tout dire improbable, des Ceinturiens. Une enfance passée dans la pesanteur avait façonné à jamais sa façon de voir les choses.

Arrivé devant l’ascenseur principal, il leva brièvement le doigt sur le bouton du pont de navigation. Il était tenté par l’idée d’aller voir Ade Tukunbo – son sourire, sa voix, ce parfum de patchouli et de vanille dans ses cheveux –, mais il se reprit et appuya sur le bouton de l’infirmierie. Le devoir avant le plaisir.

Quand il entra, Shed Garvey, l’infirmière, était courbée sur la table d’examen et débridait le moignon du bras gauche de Cameron Paj. Un mois plus tôt, celui-ci avait eu le coude écrasé par un bloc de glace de trente tonnes qui glissait de cinq millimètres par seconde. Ce genre d’accident n’était pas rare chez les gens pratiquant le métier dangereux qui consistait à découper et déplacer des icebergs à zéro g, et Paj prenait le tout avec le fatalisme d’un professionnel. Holden se pencha sur l’épaule de Shed pour la regarder extraire des tissus morts un des asticots médicaux.

— Quelles sont les nouvelles ?

— Ça m'a l'air en très bonne voie, monsieur, répondit Paj. J'ai encore quelques nerfs. Shed m'a parlé de la prothèse qu'elle va me fixer.

— Si nous parvenons à contrôler la nécrose, dit Garvey, et à condition qu'il ne guérisse pas trop vite avant notre arrivée sur Cérès. J'ai vérifié sa police d'assurance, et il l'a souscrite depuis assez longtemps pour avoir droit à une prothèse avec rétroaction à la force, senseurs de pression et de température, et un logiciel dernier cri pour la motorisation. La totale. Ce sera presque aussi bien qu'un vrai avant-bras. Les planètes intérieures ont mis au point un nouveau biogel qui fait repousser le membre, mais ce n'est pas couvert par notre convention médicale.

— Que les Intérieurs aillent se faire foutre, avec leur gelée magique. Je préfère avoir un bon vieux faux bras conçu par les Ceinturiers qu'un truc que ces salopards font pousser dans leurs labos. Rien que de porter un de leurs bras, ça doit vous transformer en trou-du-cul... Euh, sans vouloir vous offenser, monsieur.

— Pas de problème, répondit Holden. Je suis content de savoir qu'on va vous réparer.

— Dites-lui l'autre truc, fit Paj avec un sourire malicieux.

Shed rougit un peu.

— J'ai... je l'ai entendu dire par d'autres gars à qui on en a posé une, dit-elle sans regarder Holden. Apparemment, il y a une période d'identification du corps avec la prothèse pendant laquelle, si le sujet se, hem, masturbe, il a l'impression que c'est la main de quelqu'un d'autre qui le fait.

Holden laissa le commentaire flotter dans l'air pendant une seconde, le temps que les oreilles de Shed virent au cramoisi.

— C'est bon à savoir, lâcha-t-il. Et pour la nécrose ?

— Il y a une légère infection. Les asticots la limitent, et l'inflammation est en fait une bonne chose, dans la situation présente, de sorte que nous n'avons pas à lutter trop durement tant qu'elle ne se répand pas.

— Il sera remis pour le prochain trajet ?

Pour la première fois, Paj se renfrogna.

— Merde alors, sûr que je serai remis ! Je suis déjà prêt. C'est mon truc, être prêt, monsieur.

— Probablement, dit Shed. Selon la façon dont le lien prendra. Si ce n'est pas le prochain trajet, alors le suivant.

— Que dalle, fit Paj. Je suis capable de manier la glace avec une seule main mieux que la moitié des bourrins que vous avez à bord de cette poubelle.

Holden réprima un sourire.

— Une fois encore, c'est bon à savoir. Restez comme ça.

Paj grommela quelque chose. Shed préleva un autre asticot sur le moignon. Holden retourna à l'ascenseur, et cette fois il n'hésita pas.

Le poste de navigation du *Canterbury* n'avait rien pour impressionner. Les écrans occupant toute une cloison qu'Holden avait imaginés lorsqu'il s'était engagé dans la Flotte existaient bien sur les plus grands vaisseaux mais, même là, c'était plus pour la décoration que par besoin. Ade était assise devant deux écrans à peine plus larges que les terminaux individuels. Des graphiques illustrant l'efficacité et la puissance du réacteur et du moteur évoluaient en temps réel dans les coins, des données se déroulaient sur la droite à mesure que les différents systèmes les transmettaient. Elle portait un gros casque dont les écouteurs recouvraient entièrement ses oreilles, et il s'en échappait le rythme assourdi d'une ligne de basse. Si le *Canterbury* détectait une anomalie, elle en était avertie. Si un système commettait une erreur, elle en était avertie. Si le commandant McDowell quittait son poste, elle en était avertie et avait ainsi le temps de couper la musique et de paraître s'affairer avant son arrivée. Cet hédonisme mineur n'était qu'un des mille aspects de sa personne qui la rendaient attirante aux yeux d'Holden. Il l'approcha par-derrière, lui ôta son casque en douceur et dit :

— Salut.

Elle sourit, tapota un des écrans et fit glisser le casque autour de son long cou fin où il reposa tel un bijou technologique.

— Officier en second James Holden, dit-elle d'un ton exagérément formel que son lourd accent nigérian rendait encore plus prononcé. Et que puis-je faire pour vous ?

— Vous savez, c'est amusant que vous posiez cette question, parce que je pensais justement qu'il serait très agréable de revenir en bonne compagnie à ma cabine, quand le troisième quart commencera. Nous pourrions nous offrir un petit dîner romantique avec la même nourriture infâme qu'on sert à la coquerie, écouter un peu de musique.

— Boire un peu de vin, ajouta-t-elle. Enfreindre un peu le protocole. L'idée est séduisante, mais je n'ai pas le goût pour les activités sexuelles, ce soir.

— Je ne parlais pas d'activités sexuelles, mais de dîner ensemble. Bavarder un peu.

— Moi, je parlais d'activités sexuelles.

Holden s'accroupit à côté de son fauteuil. Dans la gravité réduite de deux tiers que provoquait leur poussée actuelle, c'était une position tout à fait confortable. Le sourire d'Ade s'adoucit. Le déroulé des données émit un tintement discret. Elle l'étudia, tapa une touche de déblocage et se tourna vers lui.

— Ade, je vous aime bien, fit-il. Je veux dire, j'apprécie vraiment votre compagnie. Je ne comprends pas pourquoi nous ne pouvons pas passer un peu de temps ensemble en restant habillés.

— Holden. Mon cœur. Arrêtez ça, d'accord?

— Arrêter quoi?

— Arrêtez de vouloir que je devienne votre petite amie. Vous êtes charmant. Vous avez un joli petit cul, et vous êtes plutôt distrayant au pieu. Mais ça ne signifie pas que nous sommes fiancés.

Holden se balançait sur ses talons, et malgré lui il sentit qu'il faisait la moue.

— Ade. Pour que ça marche pour moi, il faut qu'il y ait un peu plus que ça.

— Mais il n'y a pas plus, répliqua-t-elle en lui prenant la main. Et c'est très bien comme ça. Ici, vous êtes le second, et moi en contrat à durée limitée. Un autre trajet, peut-être deux, et je serai partie.

— Je ne suis pas enchaîné à ce vaisseau, moi non plus...

Le rire de la jeune femme exprimait autant la chaleur que le doute.

— Depuis combien de temps êtes-vous sur le *Cant*?

— Cinq ans.

— Vous n'irez nulle part ailleurs. Vous vous sentez bien ici.

— Bien? Le *Cant* est un transport de glace vieux d'un siècle. Pour trouver un engagement plus merdique, il faut vraiment chercher. Chaque personne à bord est soit dramatiquement sous-qualifiée, soit elle a sérieusement merdé lors de son dernier engagement.

— Et vous vous sentez bien à bord.

Son regard était moins amical, d'un coup. Elle se mordilla la lèvre inférieure, baissa les yeux sur l'écran, les releva.

— Je n'ai pas mérité ça, dit-il.

— C'est vrai, approuva-t-elle. Écoutez, je vous ai dit que je n'étais pas d'humeur, ce soir. J'ai besoin d'une bonne nuit de repos. Je serai plus conciliante demain.

— Promis?

— C'est même moi qui préparerai le dîner. Excuses acceptées?

Il se pencha et pressa ses lèvres contre celles de la jeune femme. Elle répondit, d'abord poliment puis avec plus de fougue. Elle enserra sa nuque dans ses doigts un moment, avant de l'écarter.

— Vous êtes beaucoup trop doué pour ce genre de choses. Vous devriez y aller, maintenant. Le devoir, tout ça...

— Très bien, dit-il, sans bouger d'un millimètre.

— Jim...

Le système de communication interne du vaisseau émit un déclic annonçant son activation.

— Holden sur la passerelle, ordonna le capitaine McDowell d'une voix pincée, avec un léger écho.

Holden répondit par un geste obscène qui fit rire Ade. Il se pencha vivement, déposa un baiser sur sa joue, puis se dirigea vers l'ascenseur principal en souhaitant sans trop de méchanceté que McDowell souffre de furonculose fulgurante et d'humiliation publique pour son intervention malvenue.

La passerelle était à peine plus grande que ses quartiers, et moitié moins que la coquerie. Si l'on faisait abstraction de l'écran de contrôle surdimensionné que le commandant avait

exigé à cause de sa myopie croissante et de sa méfiance pour toute chirurgie correctrice, il aurait pu s'agir de l'arrière-salle d'un bureau de comptable. L'air sentait l'astringent de nettoyage et le thé yerba maté trop fort de quelqu'un. McDowell fit pivoter son fauteuil à l'arrivée d'Holden, et désigna le poste de communication par-dessus son épaule.

— Becca! Mettez-le au parfum.

Rebecca Byers, l'officier de transmissions de service, aurait pu être la progéniture issue de l'accouplement entre un requin et une hache. Des yeux noirs, des traits acérés et des lèvres si fines qu'elles semblaient ne pas exister. La rumeur à bord prétendait qu'elle s'était enrôlée pour éviter des poursuites après l'assassinat de son ex-mari. Holden l'aimait bien.

— Signal de détresse, dit-elle. Capté il y a deux heures. La vérification du transpondeur a été authentifiée par le *Callisto*. Ce n'est pas une blague.

— Ah, fit Holden, puis : Merde. Nous sommes les plus proches?

— Le seul vaisseau à quelques millions de kilomètres.

— Eh bien, ça semble logique.

Becca tourna son attention vers le capitaine. McDowell fit craquer les jointures de ses doigts et contempla l'écran. La lumière de celui-ci lui donnait un teint verdâtre assez étrange.

— Il est près d'un astéroïde répertorié n'appartenant pas à la Ceinture, dit-il.

— Vraiment? fit Holden, incrédule. Ils l'ont percuté? Il n'y a rien d'autre à des millions de kilomètres à la ronde.

— Peut-être qu'ils se sont arrêtés là parce que quelqu'un avait besoin d'aller faire sa grosse commission. Une andouille se trouve là-bas et a actionné son signal de détresse, et nous sommes les plus proches. C'est tout ce que nous savons. En admettant que...

La loi en vigueur dans tout le système solaire était sans équivoque. Dans un environnement aussi hostile à la vie que l'espace, l'aide et la bienveillance de vos congénères humains n'étaient pas en option. Par sa seule existence, le signal de détresse obligeait le vaisseau le plus proche à venir porter

assistance à son émetteur. Ce qui ne signifiait pas que cette loi était universellement appliquée.

Le *Canterbury* était en charge maximale : plus d'un million de tonnes de glace soumis à une accélération progressive pendant le mois écoulé. Tout comme le petit glacier qui avait écrasé le bras de Paj, cette masse serait difficile à ralentir. La tentation d'avoir une défaillance dans les communications, d'effacer les données reçues et de laisser le grand dieu Darwin décider était toujours présente.

Mais si telle avait été l'intention de McDowell, il n'aurait pas fait venir son second. Ni proféré cette suggestion alors que tout le monde à bord pouvait l'entendre. Holden comprenait le stratagème. Le capitaine allait faire croire que lui-même aurait volontiers passé outre les lois d'assistance si cela n'avait tenu qu'à lui, mais comme il y avait Holden... Les membres d'équipage le respecteraient pour avoir rechigné à sabrer dans les profits du vaisseau. Et ils respecteraient Holden pour avoir insisté pour qu'on applique les règles. Quoi qu'il arrive, le capitaine et son second seraient détestés pour ce que la loi et la simple décence humaine les obligeaient à faire.

— Nous devons nous arrêter, dit Holden, avant de risquer : Il y aura peut-être une prime de sauvetage.

McDowell pianota sur son écran. La voix d'Ade s'éleva de la console, aussi douce et chaude que si elle s'était trouvée dans la pièce.

— Capitaine ?

— J'ai besoin d'une évaluation sur l'arrêt de cette poubelle.

— Monsieur ?

— Quelles difficultés pour stopper au niveau de CA-2216862 ?

— Nous allons faire halte auprès d'un astéroïde ?

— Je vous le dirai quand vous aurez suivi mon ordre, navigateur Tukunbo.

— Oui, monsieur, répondit-elle, et Holden perçut une série de clics. Si nous nous déroutons maintenant et que nous fonçons à plein pendant à peu près deux jours, je peux nous amener à moins de cinquante mille kilomètres, monsieur.

— Qu'entendez-vous par "foncer à plein" ? demanda McDowell.